

—Mieux encore, c'est quelqu'un qui se dit votre proche parent; ce que je crois d'autant plus volontiers, qu'il vous ressemble parfaitement.

—Quel air a-t-il donc? demanda la malade de plus en plus curieuse.

—Il est grand et svelte, il a des yeux et des cheveux noirs, il porte une cicatrice en travers du front, et l'on dirait un officier de chasseurs...

—Dieu du ciel! Serait-il possible? mon frère?...

—Lui-même! répondit en ce moment l'officier que nous avons vu dans le magasin de maître Hoss.

En entrant, il marcha droit au lit de sa sœur, muette d'étonnement, et la serra sur son cœur. Puis il embrassa son neveu, pendant qu'Agnès, tenant toujours son livre d'images, s'approchait tantôt de sa mère, tantôt de son oncle, tantôt de son frère, qui apercevant sa bib'c entre les mains de la petite, commença à soupçonner vaguement ce qui s'était passé.

Après que l'émotion, produite par cette entrevue inespérée, eut fait place à un sentiment de joie plus calme, mais non moins intime, on eut à se faire de part et d'autre mille questions et mille réponses.

L'oncle raconta qu'ayant quitté sa famille pour entrer au service du comte de Marenstein en qualité de forestier en chef, peu de temps après le mariage de sa sœur, il s'était souvent informé d'elle, et qu'il s'était même rendu deux fois au village natal, sans qu'on eût pu lui dire ce qu'elle était devenue; qu'il n'avait négligé aucun moyen pour savoir où elle était allée avec son mari, mais que toutes ses recherches étaient restées stériles, et qu'il avait fini par renoncer à l'espoir de la retrouver; que le comte, son maître, l'ayant chargé d'une commission dans la ville, il avait visité la foire de Noël et s'était arrêté par hasard devant le magasin du bouquiniste où, grâce à la bible du grand-père, il avait eu le bonheur de retrouver Agnès, et, par celle-ci, sa sœur et son neveu.

Quand il eut fini, il tendit affectueusement la main à Ernest et pria la mère de lui raconter à son tour les événements de sa vie.

—Mon histoire, dit la malade, est bien courte, quoique de nombreuses épreuves l'aient signalée. Tu sais que mon mari et moi nous quittâmes le village, comptant trouver à Eichstadt une existence plus aisée. Malheureusement, nous fûmes déçus dans notre espoir. Alors mon mari résolut, malgré mes prières, d'entrer comme chirurgien au service de la France, et nous allâmes à Sarrelouis, où son régiment tenait garnison. Peu de temps après notre arrivée, une fièvre maligne éclata parmi les soldats. Beaucoup y succombèrent, et mon mari fut de ce nombre. Que Dieu l'ait parmi ses élus!

A ces mots, la brave femme essuya deux grosses larmes qui roulèrent de ses yeux. Puis elle reprit:

—Sa mort me lai-sa dans une position d'autant plus pénible, que je me trouvais seule, sans un parent, sans un ami, sans un soutien, dans un pays étranger, et que, peu de temps auparavant, Agnès était venue au monde. Dans la détresse où j'étais, j'écrivis plusieurs lettres à toi et à nos parents de Seltenberg, sans recevoir aucune réponse. J'attribuai d'abord ce silence à l'irrégularité avec laquelle se faisait le service de la poste à cause de la guerre; mais j'appris bientôt, à ma grande douleur, que Seltenberg avait été pillé par les Français et livré aux flammes. Représente-toi, cher frère, toute l'horreur de ma position! Dieu toutefois veillait sur nous. Quelques mois après la mort de mon mari, une de ses tantes m'offrit de me prendre chez elle avec mes enfants et se montra disposée à nous aider selon ses moyens. La longueur du voyage ne m'effraya point; je partis donc et reçus de la brave femme l'accueil le plus affectueux. J'étais heureuse après avoir tant souffert. Mais ce bonheur ne devait pas durer longtemps. La bonne tante mourut après m'avoir instituée son héritière universelle. Comme elle avait d'autres parents, ceux-ci contestèrent la validité du testament. Alors un procès s'engagea, qui traîna trois ans et se termina par un accommodement; mais pendant ces débats, le plus clair de mon avoir avait passé aux mains des avocats et des procureurs. A peine si, les frais payés, il me resta le quart de mon héritage. Il me fallut subir d'autres inquiétudes et lutter avec d'autres difficultés. Mais mon brave Ernest (puisse Dieu l'en récompenser!) me soutint et m'assista de tout son pouvoir. Pour le moment, cher frère, puisque je te retrouve, je ne songe plus aux épreuves qui, peut-être, me sont encore réservées.

En achevant ces mots, la digne femme prit la main de son frère et la serra avec attendrissement dans les siennes.

—O vous tous qui m'êtes si chers, s'écria en ce moment l'oncle qui avait écouté, avec une visible émotion, le récit de sa sœur, remercions ensemble notre Père qui est dans le ciel et qui nous a si miraculeusement réunis ce soir à l'aide de ce livre; car j'étais bien résolu à quitter cette ville demain.

Tous se mirent alors à songer aux voies merveilleuses dont le Seigneur se sert parfois pour réunir les siens, pour les tirer du chemin de la douleur et les conduire dans celui de la joie; en un mot, pour faire apparaître le secours au moment où l'on s'y attend le moins et où la détresse est au comble. Puis Ernest raconta quel chagrin profond il avait ressenti en se séparant de son livre chéri; combien de consolation il